

## L'assuétude à l'argent de Jacques Lacan

Elisabeth Roudinesco, *Jacques Lacan*. Ed. Fayard, 1993

« Souvent, Lacan accueillait ses patients au saut du lit, vêtu d'une élégante robe de chambre et chaussé de mules noires. Après quelques séances expédiées à grande vitesse, il disparaissait pour se raser, se vêtir et se parfumer. Parfois, il demandait à Gloria de lui couper les ongles. Il gémissait comme un enfant à chaque mouvement des ciseaux. La plupart du temps, il recevait à domicile son tailleur, sa pédicure, son coiffeur, tout en continuant à mener ses cures. » (p. 504)

« Pour l'argent, Lacan devint, au fil des années, de plus en plus gourmand, se montrant à la fois avare et prodigue. Il manifesta aussi une certaine attirance pour l'or, au point de collectionner des lingots.

Pendant une dizaine d'années, de 1970 à 1980, il reçut une moyenne de dix patients à l'heure pour une moyenne de quelque vingt jours ouvrables par mois, à raison de huit heures d'analyse par jour, sur dix mois par an. Il gagna donc, grâce à la psychanalyse, environ 4 millions de francs annuels, si l'on compte que le prix de la séance d'analyse oscilla entre 100 et 500 francs, et celui de la séance de contrôle entre 300 et 500 francs.

A sa mort, Lacan était richissime : en or, en patrimoine, en argent liquide, en collections de livres, d'objets d'art et de tableaux. » (p. 514)

Jean-Guy Godin, *Jacques Lacan, 5 rue de Lille*.

Paris : Seuil, 1990, 211 p.

### Les séances courtes

« Dans le cabinet de Lacan, la séance pouvait se clore sur le premier mot de rêve, voire avant même ce premier mot. Dans cette brièveté, nous les patients, les analysants, étions privés de quelque chose. Car si nous pouvions entendre notre voix, nous ne pouvions qu'à peine — à de rares moments — nous écouter parler. Ces séances ne permettaient pas de se complaire dans les mots et refusaient le plaisir douillet pris à dessiner d'esthétiques arabesques : l'Autre, dans son fauteuil, était pressé. La vitesse, la rapidité de ces quelques échanges interdisaient ce bénéfice habituel de la parole, l'impression d'être, comme une baudruche, regonflé. Pourtant, toute réassurance imaginaire n'était pas exclue et pouvait s'agripper à d'autres aspérités, à un mot, à la satisfaction d'être, d'avoir été pour une séance un bon — ou un mauvais — élève.

La hâte jouait pour les deux acteurs de la cure, elle les enrobait et exigeait de l'analyste acuité et tension. Mais toutes les fins de séance ne faisaient pas pareillement sens, et n'avaient ni le même poids ni la même valeur, certaines inscrivaient des points — d'interrogation, d'exclamation ou de suspension — ; d'autres plus faiblement dessinaient à peine une virgule. » (p. 49)

« Les jours où il était encore plus pressé que d'habitude, Lacan restait parfois dans l'encadrement de sa porte, écoutait d'une oreille le murmure du divan, tandis que de l'œil il observait la porte d'entrée s'ouvrir et se fermer à chaque nouvel arrivant. Cette posture le montrait à la recherche d'une utilisation optimale du temps mais aussi de l'espace. Dès l'entrée, son regard disait qu'il était là... écoutant. » (p. 113s)

## L'argent

« “Vous avez manqué une semaine, réglez-moi ça!”, dans cette pièce faite pour le passage, il s'adressait gentiment à une gentille jeune femme qui s'était absentée pour prendre un peu de repos. Elle le lui dit. Il était d'accord pour le repos, mais restaient ces séances manquées. “Bien ! je vais vous les régler.” Elle aussi était donc d'accord. Mais il dut sentir quelque chose, c'était trop facile à son gré, ou n'avait pas obtenu le résultat escompté — même s'il ne le connaissait pas. “Vous me devrez cinq séances! ”, il y eut un peu de protestation : “Mais d'habitude, je ne viens que deux fois pourtant...” “Ça ne fait rien, réglez-moi ces cinq séances que vous n'avez pas faites...” — il répéta : “cinq séances”. Les mots sifflaient légèrement. Il y eut un silence dans lequel se glissa le bruit d'un sac à main. Elle devait remuer tout ça, car quand même elle lui lâcha : “Vous êtes très exigeant !” “Très !”, dit-il ; puis, après un petit temps où ne s'entendit plus que le bruit caractéristique d'un sac à main de femme fouillé par une main de femme, comme pour couvrir ce silence, sa voix lente qui pesait bien tous ses mots égrena : “Je suis très...”, un ton différent comme un trait de crayon gras souligna le “très” : “Je suis très exigeant ! ” » (p. 152s)

« A ceux qui venaient pour la première fois — qui pouvait aussi être la dernière — et s'inquiétaient du prix à payer, car forcément une séance chez Lacan, on le savait, avait une certaine valeur, il susurrant : “Vous me donnerez bien un petit quelque chose, mon cher !...”, “laissez-moi donc un petit quelque chose”, sur le ton tremblotant, grêle, d'un lazzarone napolitain. Et lorsque le nouveau venu avait compris que ce “quelque chose” concernait ce qu'il devrait payer, il était rassuré par le “petit” qui le précédait. Alors, à celui, déjà ravi de faire cette aumône, qui comptait les pièces qu'il pourrait généreusement laisser pour acquit de sa dette, Lacan précisait et formulait ce qu'il entendait par ce “petit quelque chose” : une somme qui, au regard du presque rien qu'il avait laissé entrevoir, apparaissait maintenant exorbitante. Son ton doucereux avait fait place au sifflement, modification sonore qui certifiait la précision apportée. Et si, par malheur, le consultant n'avait pas pensé à cet aspect matériel de la rencontre, ou trop peu, ou encore n'avait fait que penser mais rien de plus et devait, en gage, se délester du contenu de ses poches, alors le sifflement se prolongeait dans une sorte de colère. Dans ces moments on avait l'impression que sa tête allait sauter de ses épaules. “Alors, vous êtes venu sans prendre avec vous le montant de la consultation !” Ce constat signait le début de sa rage et des hostilités. Foin des excuses, des balbutiements, des bafouillages, sa main partait sans plus de préavis vers le visage hébété, ahuri, qui, nonchalant, n'avait pas prévu, avait omis de penser qu'une séance d'analyse, même avec Lacan, ne pouvait se payer autrement. Mais sa colère ne le rendait pas aveugle, elle lui laissait distinguer entre hommes et femmes : si le coup de poing était réservé aux premiers, il n'hésitait pas à gifler ou à tirer les cheveux des secondes. Une personne qu'il avait ainsi traitée lui donna la réplique dans les mêmes termes. Gloria, instance calmante, intervint pour les séparer. “Vous n'avez pas honte de vous battre tous les deux comme deux gamins.” Elle avait le don de trouver, en ces cas, les mots et le ton qu'il fallait. » (p. 155s)

« Et lorsque au milieu de l'été il se retrouvait à Paris pour quelques jours, il laissait à nouveau transporter sa voix traînante par le fil du téléphone. “Hello, bien cher !” Voilà, il était à Paris. Il se demandait si on ne pouvait pas quand même faire une séance... profiter justement de ce moment de battement où chacun, dépris de ses obligations, devait se sentir plus libre. “Je suis plus libre, vous savez..., nous aurons plus de temps... Venez, nous ferons un contrôle !” Mais, lui ayant fait remarquer que, de mon côté, à cette époque de l'année, il n'y avait pas grand-chose à contrôler, il ne se démonta pas. “Alors nous ferons une séance !” » (p. 179)

« Il ne rendait pas la monnaie, non. Non pas qu'il en manquât, mais par principe. La malchance pouvait frapper qui réglait sa séance d'un billet de cinq cents francs — petite somme alors. Par ce geste, il — l'analysant — avait peut-être, sans le savoir, fixé le nouveau tarif de ses séances. Il attendait sa monnaie, en vain, elle n'arrivait pas. Lacan ayant empoché le billet, il ne fallait pas compter voir son reste, et peu lui importait qu'on soit ou non dans cette nécessité. Lacan tournait prestement les talons avec à peine un mot d'adieu et laissait l'autre à son trouble, un flottement qui allait du sourire figé à la stupéfaction. La porte s'était refermée. » (p. 181)

## Lacan : une société par actions

« Pour chacun de nous, Lacan était une société, une société par actions dont nous détenions chacun une part ; d'autant que, dans ce début des années soixante-dix, sa cote ne cessait de monter. Mais il ne nous appartenait pas vraiment, même si nous avions l'illusion d'en payer une partie, d'en acheter un morceau, et, pour l'instant, cette action donnait droit à des devoirs ; pour les dividendes, ils viendraient s'il y en avait — plus tard, beaucoup plus tard. » (p. 109)

**Gérard Haddad, *Le jour où Lacan m'a adopté. Mon analyse avec Lacan.***

**Grasset, 2002. Rééd., Le Livre de Poche, 2007, 444 p.**

Pour chacun des trois entretiens préliminaires à la cure, Lacan demande 200 FF à Haddad et précise :

« Vous pouvez me payer comme cela vous convient, par semaine ou par mois, par chèque ou en espèces ».

Haddad constatera : « Mais bientôt, je lui remettrais ses honoraires en main propre, en espèces et quotidiennement. » (p. 102)

Au cours du troisième entretien, a lieu le « contrat analytique ». Lacan lui propose 3 séances par semaine à 200 FF. C'est trop pour Haddad. Lacan accepte de réduire de moitié : 100 FF, soit environ 1000 FF par mois, le tiers de son salaire d'ingénieur. Lacan précise : « Un tiers de vos revenus, ce qui est la norme admise pour le coût d'un analyse » (p. 101)

Haddad écrit : « Contrat purement factice et illusoire. Lacan ne tardera pas, pour ce qui me concerne, à le bouleverser complètement. L'analyse est foncièrement une dynamique dont on ne peut prévoir au départ les développements. » (p. 101s).

Non seulement les séances seront quotidiennes, mais les honoraires seront portés à 150 FF (p. 280), puis à 200 FF.

Haddad sera parfois « soumis » à deux séances par jour :

« Parfois, après la séance et la rituelle phrase de séparation : “Je vous revois quand ?” et ma non moins rituelle réponse, agacée : “Demain !”, il me reprenait : “Non, allez m'attendre dans la bibliothèque.” Quelques instants plus tard, j'étais invité pour une autre séance. Pour quelle raison ? Parce que, semblait-il, quelque chose d'important paraissait sur le point d'émerger, ou bien mon discours, le fil de mon désir s'était peut-être perdu en quelque marécage ; une seconde séance, payable au même tarif bien sûr, me permettait de me ressaisir. [...] Ce rythme infernal me coûtait évidemment des sommes folles. » (p. 130)

Après quelques années, Haddad manque d'argent :

« Notre réserve d'argent touchait à sa fin. Qu'allions-nous devenir ? A. [sa femme] me conseilla de ralentir provisoirement le rythme de mes séances, de revenir à la fréquence initiale trihebdomadaire, moins ruineuse que la rencontre quotidienne. Si bien que le jour suivant, au moment de le quitter et après avoir évoqué cette nouvelle crise de nos finances, je dis à Lacan :

“Ma femme me conseille de réduire provisoirement mon nombre de séances, vu notre situation...”. Il prit alors un visage très courroucé. “Votre femme n'a pas à se mêler de votre analyse.” Puis, après un silence de quelques secondes, il ajouta en martelant ses mots : “Votre femme est la cause de tout.”

Dirigeant son pas traînant vers un autre patient, il répéta d'une voix où le doute ne pouvait s'inscrire : "De tout, de tout, de tout..." Ces deux mots, refusés sur l'instant, allaient, comme chaque fois, s'inscrire et user lentement la roche dure de ma cécité mentale. J'en prendrai acte, bien plus tard, en même temps que ce postulat qui fit tant ricaner les philistins : Il n'y a pas de rapport sexuel, il n'y a pas d'harmonie parfaite possible entre un homme et une femme, mais un discord où peut se loger l'aventure personnelle. Donc un deuil à faire de ce rêve. J'étais à mon tour convoqué à cette confrontation, plus difficile encore que celle de la mort. En habile pêcheur, Lacan me laissa longtemps me débattre, lâchant du fil à volonté parce que sachant que l'hameçon était solidement et douloureusement fiché au gosier. » (p. 178s).

[...]

« Comment Lacan gérait-il ce courant dépressif ? Sans la moindre compassion apparente. Bien au contraire. Lui, au début si chaleureux, si attentif, je le sentais désormais distant, hostile. Les séances devenaient d'une insupportable brièveté. Après quelques mots de plainte, la séance était sèchement arrêtée. » (p. 180)

### **Les séances courtes, ultra-courtes et les « séances zéro »**

« Depuis quelque temps, la durée de mes séances, déjà fort brève, se trouvait raccourcie à l'extrême. A peine pouvais-je dire trois ou quatre mots. Parfois la séance était levée avant même que je n'ouvre la bouche, par un "à demain" qui ne me laissait aucun choix. J'avais auparavant observé que Lacan utilisait cette technique en des moments exceptionnels, quand il voulait briser une vague d'angoisse excessive, un moment de dépression, ou quand il percevait un évitement, que je tentais de lui cacher un épisode de ma vie amoureuse par exemple. Ces interruptions brutales agissaient alors comme des électrochocs. » (p. 367)

### **La séance « Pallière » : le prix d'une séance pour un Signifiant**

Haddad s'intéresse à Aimé Pallière, un journaliste français converti au judaïsme

« J'avais rendez-vous pour une séance le mardi qui succédait à un lundi de Pâques, jour où Lacan ne recevait pas. J'y fis brièvement le point sur l'avancée de mon article sur Pallière. Je m'apprêtais à partir après avoir réglé ma séance quand Lacan m'arrêta :

"Vous me devez la séance d'hier !

— Mais hier...

— Hier, je vous ai attendu et vous n'êtes pas venu.

— Mais nous n'avions pas rendez-vous, c'était jour férié...

— Vous me la paierez ! » conclut-il en grinçant les dents de colère et en me chassant littéralement du cabinet.

Je me renseignai auprès de Gloria : le docteur avait-il, hier, reçu qui que ce soit ? Non, il n'avait pas bougé de sa maison de campagne à Guitrancourt.

Il me fallut un long moment pour saisir le sens de cette intervention, plutôt scandaleuse : *pas hier, Pallière, pas là hier*, ce rendez-vous non advenu de mon destin qui m'avait projeté dans la névrose. Lacan venait d'y plonger un douloureux scalpel, douleur qui se transforma en éclat de rire : mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient. » (p. 363s)

## **L'art de garder les gogos sur le divan :**

Un jour que Haddad avait l'air parfaitement décidé d'arrêter la cure, Lacan lui dit « à quelques centimètres de son visage » : « Sachez en tout cas que je vous aime bien parce que vous êtes *un des rares à piger ce que je raconte.* »

Commentaire de Haddad : « Ce furent exactement ses paroles. Pouvais-je après cela le quitter ? » (p. 190 ; italiques de Haddad)

## **Pierre Rey, *Une saison chez Lacan.* Laffont, 1989, 224 p.**

« Sans me demander mon avis, Lacan concluait imperturbablement chaque séance par un “A demain” qui me rejetait les mains moites d'angoisse dans les gris de la rue de Lille. Le jour suivant, triturant dans ma poche l'argent que j'avais trouvé la veille au prix d'effroyables recherches — pendant combien de temps allais-je pouvoir accomplir ce quotidien miracle ? — je me retrouvais dans son cabinet." (p. 55)

## **La justification des séances courtes**

« Très vite, je compris le sens de scansion d'un mot coupé au cœur d'une phrase dont les syllabes allaient m'habiter jusqu'à ce que s'y révèle le foudroiement d'une interprétation. Lacan se levait brusquement, c'était là que je devais chercher, à ce point précis de suspension qu'il m'indiquait. Il pouvait se situer à n'importe quel instant, sitôt que je me rapprochais d'une issue dont l'ouverture, sans ce dépliement brusque de son corps, cette chaise repoussée et ce soupir d'agonie qui lui était familier, me serait restée invisible. Dix secondes, vingt minutes ? Je l'ignorais. Le temps n'y entrait pas en jeu : lorsque l'intensité y fait défaut, aussi bien pourrait-il être le temps sans durée de la mort. Je m'aperçus alors que la notion d'incertitude qu'il avait introduite dans les séances courtes recréait en fait la fonction même de la vie : faire bouger les choses en reproduisant ces accidents qui la rendent vivante, précisément parce que tout y est précaire, incertain, et que rien n'y est donné, rien n'y est acquis. Par opposition, la routine sécurisante de l'heure fixe m'apparaît après coup comme un confort que n'altèrent ni la butée du mutisme ni la pétrification du déjà-dit ressassé dans la monotonie d'un bégaiement. » (p. 85)